

René Collinot

SOLEILS ÉTEINTS



Témoignages
Le Témoin gaulois

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

Tout accès payant à ce livre disponible sur le site gratuit

Le Témoin gaulois
relève de l'escroquerie.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS

GRÈCE juillet 1955	6
ESPAGNE juillet 1956	12
ISRAËL juillet-août 1957	23
LIBAN août 1965	46

AVANT-PROPOS

En mettant en chantier ce petit livre, je cède encore une fois à la tentation de croire que mes souvenirs personnels puissent constituer un témoignage de quelque intérêt pour certains de mes lecteurs. Il ne s'agit pourtant que de souvenirs de vacances d'une grande banalité, rédigés entre 2001 et 2004 à l'intention de mes petits-enfants, et qui ne prétendaient pas toucher un plus vaste public. Mais j'en ai communiqué un extrait à une correspondante israélienne, bientôt devenue une grande amie, Esther Kawibor. Sa vie a été déterminée par son choix personnel de faire son *aliya* en 1953, quatre ans avant mon bref passage à Gvoulouth, et s'est déroulée dans le kibboutz voisin de Hatzor (חצור), où une équipe du premier a essaimé, à la recherche de conditions de vie moins dures, à la naissance de ses premiers enfants. Il se trouve qu'Esther a transmis ces fichiers à des amis qui, paraît-il, ont été intéressés. Il est vrai qu'il s'agissait de lecteurs acquis à l'avance et que ces pages n'en toucheront peut-être aucun autre... Mais à mon âge, on ne craint plus le ridicule, et à l'ère du livre numérique, ce genre d'enfantillage ne détruit pas de forêts.

Pourquoi ce titre? J'avais songé à «Soleils révolus», mais il était trop beau pour ne pas avoir été déjà choisi, et à plusieurs reprises. Nous commençons toujours à penser par clichés, et il est bien rare de dépasser ce stade. Comme tous les jeunes, j'ai eu le désir de voir le vaste monde, mais seuls les pays que j'associais au soleil m'attiraient, bien que je ne tolère pas d'y être exposé: simple question de peau, trop blanche, et d'éducation: les paysans, chez nous, l'évitaient à tout prix, et se couvraient des pieds à la tête à la saison des moissons: chapeau de paille, chemise à manches longues, pantalon de grosse toile et sabots de bois! Mais enfin je

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

jetai mon dévolu sur les civilisations méditerranéennes, remettant à plus tard l'Afrique et l'Amérique du Sud, que mes maigres revenus tenaient hors de portée, à une époque où les voyages coûtaient cher. Quant à l'Europe de l'Est et aux pays hyperboréens, je n'en imaginais même pas les charmes. Et il me fallut attendre les films magnifiques d'Angelopoulos pour me faire découvrir des paysages grecs noyés dans la brume et la pluie. Qu'on ne voie aucune nostalgie dans ce titre, mais un simple constat: les soleils dont je parle se sont éteints depuis longtemps, comme s'éteindra dans quelques heures celui d'aujourd'hui, comme bientôt le spectacle du monde s'éteindra pour moi. De même les paysages que j'ai aimés, dessinés et modelés par la révolution néolithique, se transforment de jour en jour au point de devenir méconnaissables. J'éprouve moins de regret pour ce qui est passé que de curiosité pour ce qui est en devenir, et qui ne pourrait être pire, même si j'ai eu la chance de n'en goûter que le meilleur.

Grèce (juillet 1955)

Le voyage

« *Grèce ma rose de raison* » (Paul Éluard)

Mon premier voyage à l'étranger me fut offert par mes parents lorsque j'intégrai l'E.N.S.E.T. Il était organisé par l'aumônerie de Lakanal, et réunissait vingt ou trente étudiants des deux sexes. La destination en était la Grèce, comme il se doit pour des khâgneux. La Khâgne, précédée de l'hypokhâgne, préparait à la section littéraire de l'École Normale Supérieure. N'en déplaise au *Grand Robert*, je rapprocherais plutôt ce mot de *cagnard*, au sens de mauvais lieu, que de *cagneux*. Je dois dire que je ne rencontrai parmi les khâgneux que la passion pour l'étude, quelquefois de l'humour et toujours beaucoup de simplicité, ce qui n'est pas la qualité dominante des enseignants. Il est vrai que la plupart, en cas de succès, se détournèrent de la carrière à laquelle leur école était censée les destiner. J'appris beaucoup d'eux, à l'U.N.E.F. (le syndicat étudiant où je militais) comme en Grèce, où ils ne cherchèrent jamais à écraser de leur culture classique le *Moderne* que j'étais. Tout au plus deux d'entre eux me montrèrent-ils un village qu'on apercevait de Corinthe, en m'affirmant que c'était l'antique Sybaris. Je les crus sur parole et n'appris que beaucoup plus tard que cette ville se situait en Italie, sur le golfe de Tarente !

On prit le train à la gare de Lyon, et l'on n'arriva à Brindisi qu'au moins quarante-huit heures plus tard, ayant dormi une nuit dans un couvent romain dont les moines accoururent pour se divertir du spectacle que donnaient des Français aux prises avec les spaghettis. De la Ville Éternelle, nous n'avions pas vu grand chose, mais le sinistre Pie XII nous avait bénis de sa fenêtre. C'est lors d'un arrêt de nuit dans la petite gare de Bénévent, dont le

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

nom magique semblait surgir de l'aventure napoléonienne, que j'eus pour la première fois le sentiment de m'enfoncer dans le passé, dimension essentielle à mes yeux de tout voyage. Un paquebot italien nous conduisit de Brindisi au Pirée. C'était la première fois que je mettais le pied sur un bateau de cette importance, et je connaissais peu la mer, mais je fus surpris de l'aspect familier de toutes choses : c'est sans doute que j'avais lu et relu les aventures de *Félix le Chat* et de *Tintin* ! On dormit sur le pont, à la belle étoile, et on se réveilla couvert d'une suie dont mon sac de couchage ne devait jamais se débarrasser. Je découvris alors de manière concrète la ségrégation sociale par l'argent : chaque classe avait son pont, et nous étions enfermés sur le nôtre ; dans l'entrepont agrémenté de vomissures s'agitait vaguement un peuple de pauvres. Mais l'écume blanche de notre sillage dans le bleu impollué de la mer évoquait un manteau royal. Nous passâmes au large d'Ithaque, et le navire s'engagea dans le détroit de Corinthe : c'était un éblouissement de tous les instants, qui ne devait plus cesser pendant les quinze jours de notre périple.

Le séjour

Car on passa plusieurs jours à Athènes. C'était alors une charmante ville de province qui évoquait pour moi la capitale de la Syldavie. Nous étions logés dans les dortoirs du *Polytekhnion* (l'École polytechnique) où, en ce mois de juillet, régnait une chaleur étouffante, qui devenait accablante à l'heure de l'indispensable sieste. Nous visitâmes longuement l'Acropole où, la tête remplie des beaux textes de Chateaubriand et de Renan, je crus goûter une minute d'éternité, les grands monuments et les musées. Puis ce fut le départ pour un circuit de huit jours dans le Péloponnèse : on voyageait dans un autocar dépourvu de confort

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

(mais qui dans le groupe s'en serait préoccupé ?) on faisait sur le seuil d'auberges de campagne rudimentaires des repas sans surprise - pastèques, poivrons ou tomates farcis arrosés d'eau pure et excellente - on s'installait au milieu de ruines antiques (aucun site archéologique n'était clos à cette époque) pour y bivouaquer. Les soirées étaient remplies par des lectures, admirablement faites par deux ou trois d'entre nous, de textes classiques grecs et français ; je découvris ainsi, à Delphes, *La jeune Parque*, et à Corinthe le *Cantique des colonnes*. Quand, au matin, j'ouvrais l'œil au ras du sol, des monstres gigantesques remplissaient mon champ visuel : c'étaient les grosses fourmis noires du pays. Enfin on fit une courte croisière dans les Cyclades pour visiter Mykonos, où nous bivouaquâmes sur la plage. Au matin, nous fûmes réveillés par des pêcheurs qui rentraient leurs filets, enjambant délicatement nos sacs de couchage. Puis ce fut la visite de Délos, le retour à Athènes et, trop vite, le rapatriement.

Puritanisme

Le caractère confessionnel de l'organisation ne se manifestait que par quelques détails ; les soirées se terminaient par le cantique :

« *In manus tuas Domine*

Commendo spiritum meum »

qui ne manquait pas de majesté, et quelques dévotes qui ne comptaient pas toujours parmi les moins jolies de nos camarades protestèrent aigrement contre quelques liaisons qui s'étaient naturellement nouées entre garçons et filles de vingt ans. Mais à Athènes nous avions beaucoup de temps libre, ce qui permettait d'avoir quelques contacts avec les Grecs. Mon *Guide bleu* me fournissait, en écriture phonétique, quelques phrases toutes faites, mais je me rendis vite compte que les gens du peuple ne me comprenaient pas, parce que je ne savais pas placer l'accent

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

tonique. Si je tombais sur un passant cultivé, il riait et me demandait en français, par exemple : « *Vous cherchez la poste ?* » et l'on pouvait alors bavarder à une terrasse, devant un café turc et un grand verre d'eau très fraîche (*nero kryo*).

Un soir, un homme m'invita à prendre l'apéritif chez lui : je ne me fis pas prier, c'était la première fois que j'étais reçu chez un habitant du pays. L'immeuble, situé dans un quartier populaire, était modeste. L'homme habitait au premier étage une grande chambre sommairement meublée. Le seul siège était le lit, sur lequel il me fit asseoir pendant qu'il préparait le *ouzo*. Puis il vint s'installer près de moi, et posa sur mon short une main caressante et impatiente. Je me levai précipitamment, le remerciai et me sauvai, en dépit de ses protestations. Comme la vertu est rarement récompensée, je rencontrai dans le couloir du rez-de-chaussée une fort belle fille qui faisait sans aucun doute le plus ancien métier du monde et qui m'abreuva d'injures que je ne pris pas la peine de me faire traduire. Au dîner, je racontai mon aventure, que je trouvais plaisante. Un ange passa, et le plus jeune de nos deux aumôniers rougit comme une de ces tomates que nous mangions à chaque repas.

Retour

De ce premier voyage, je rapportais surtout des images éblouissantes. J'entends des images mentales, car je faisais alors une crise d'iconoclasme : en partant, j'avais décidé de ne pas faire de photos, voulant ne conserver que des souvenirs immatériels, qu'aucun support ne viendrait appauvrir. Le spectacle donné par les touristes qui ne voient rien qu'à travers leur objectif, puis un stage à l'usine Kodak de Vincennes où je vis défiler, au sortir des machines, des kilomètres de photos d'amateurs toutes absolument

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

semblables, m'ont convaincu, par la suite, du bien-fondé de mon choix. Enfin, c'est ce que je croyais mais j'ai retrouvé, depuis, trois films en 9,5 mm, l'un tourné en Espagne, l'autre en Grèce, le dernier en Israël, tous trois d'une très mauvaise qualité ! Mon refus des images est donc intervenu plus tard. De fait, je n'en ai rapporté aucune du Liban. J'avais surtout bénéficié d'un bain culturel d'une qualité que je n'avais encore jamais rencontrée. Je n'avais qu'un regret, celui d'être passé à côté de la Grèce moderne (je fus seulement frappé par l'omniprésence de l'armée, qui gardait encore les points stratégiques au lendemain de la guerre civile : une batterie de canons était toujours installée sur le flanc de l'Acropole) et d'avoir si peu rencontré ses habitants. C'est pourquoi, l'année suivante, je décidai de passer des vacances en Espagne, ayant acquis en deux ou trois ans des rudiments de la langue.

Espagne (juillet-août 1956)

Un choix prémédité

Ayant décidé de faire un tour d'Espagne, je préparai minutieusement mes vacances de l'été 1956. J'avais choisi ce pays à cause de sa langue, que j'ai toujours adorée pour la beauté de ses sonorités et pour son énergie, alors que l'anglais m'a toujours paru d'une grande laideur, ainsi que pour sa culture ; et puis ma grand-mère m'ayant beaucoup parlé d'Albion, je souhaitais innover ; quant à l'Allemagne, je n'y pouvais songer, n'ayant retenu que trois ou quatre mots en deux années d'études, de la 4^{ème} à la 3^{ème}, sous la houlette d'un professeur nul et d'autant plus chahuté qu'au lendemain de la guerre les rancunes étaient tenaces. Je m'astreignis pendant plusieurs mois à réviser mon espagnol avec le manuel de la méthode *Assimil*, et me trouvai en mesure de comprendre et de me faire entendre à mon arrivée en Espagne (publicité gratuite). Je devais y faire de rapides progrès pendant les dix premiers jours, puis je piétinai : confronté à chaque nouvelle étape aux mêmes situations et aux mêmes problèmes, avec des personnes différentes, je n'avais qu'à me répéter.

Rémunéré comme élève-professeur, je disposais d'un budget suffisant, compte tenu de la faiblesse de la peseta par rapport au franc. Je décidai que je voyagerais seul, ayant expérimenté les contraintes d'un voyage en groupe. J'aurais évidemment pu chercher à m'adjoindre un ou deux compagnons, mais ce n'était pas alors l'usage, et le voyage solitaire était fortement valorisé, dans le milieu étudiant, en particulier par les bourses Zellidja (la société minière de Zellidja, au Maroc, avait créé des bourses de voyage : il fallait présenter un projet crédible et précis, s'engager à voyager seul et sans dépasser le mince budget offert, les petits boulots étant naturellement autorisés, et à remettre un rapport écrit au retour) dont un de mes amis avait bénéficié naguère pour un vaste périple aux U.S.A., si bien que cela ne me vint même pas à l'esprit.

Je commençai par me renseigner à la maison du tourisme espagnol, qui m'offrit une abondante documentation, et sus très vite quel itinéraire je suivrais, guidé par mes souvenirs du lycée : je prendrais le train jusqu'à

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

Hendaye, et passerais à pied à Irún car les voies des chemins de fer espagnols, bien plus écartées que celles du reste de l'Europe, rendaient le transbordement obligatoire. De là, j'irais directement à Saint-Sébastien, puis à Burgos, Valladolid, Saint-Jacques de Compostelle, Salamanque, Ávila, Madrid, Séville, Cordoue, Grenade, Valence, Tolède, Saragosse et Pampelune pour revenir à Irún. J'ai regretté plus tard de n'être pas passé par Barcelone, mais j'en ignorais alors l'intérêt. Les chemins de fer espagnols proposaient des tarifs extrêmement avantageux pour ces quatre mille kilomètres, et je choisis la quatrième classe autant par économie que parce que je souhaitais rencontrer les Espagnols. Je descendrais dans des *pensiones*, alors très nombreuses et bon marché, que je choisirais sur place, et dédaignerais les somptueux *Paradores* du régime franquiste. Je ne m'imposai aucune contrainte de temps : je resterais dans chaque ville autant que je le souhaiterais.

• *Pensiones*

« *Il est des filles à Grenade,*

Il en est à Séville aussi... » (Victor Hugo)

Les *pensiones* étaient des pensions tenues par des familles de petite bourgeoisie, qui offraient le gîte et le couvert pour un temps indéterminé. À Burgos, je ne passai qu'une nuit, et ne vis que la cathédrale, bel exemple de gothique espagnol, qui me surprit par la gravité de ses statues. Là, aucune trace de sourires, comme à Chartres et partout en France. Je devais observer cette même austérité dans toute la peinture et la sculpture de ce pays. J'y rencontrai une étudiante française des Beaux-Arts qui, comme moi, voyageait seule, et la suivis à son hôtel tout proche, sorte de bouge fréquenté par des ouvriers misérables, des mulâtiers et des représentants de commerce nécessiteux ; je revois encore l'immense salle sombre et nos chambres minables. Partout ailleurs, je préférerai les *pensiones*, dont la variété était aussi fort instructive. J'accorderai une mention spéciale à trois ou quatre d'entre elles.

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

À Séville, les chambres étaient disposées sur le plan traditionnel autour d'un merveilleux *patio*, où nous prenions nos repas. Chaque *pensión* fut l'occasion de rencontres intéressantes. On mangeait à la table d'hôtes, sauf à Grenade et à Valence. Les Espagnols, qui considèrent que se taire est une impolitesse, engageaient aussitôt la conversation, et dans ce pays alors soumis à un effrayant régime policier on parlait en général très librement de tout, sauf de politique.

À Grenade, je descendis chez trois vieilles dames fort gaies, doña Elena, doña María et doña Ána (qu'elles me pardonnent, mais je ne suis plus très sûr de leurs noms). De leur appartement, je ne vis que la grande salle à manger, ma chambre, une salle de bain et le couloir qui les reliait. Surtout, je rencontrai Pilar. La table, abondamment servie, était réservée aux deux pensionnaires qui en occupaient les deux bouts, sous l'œil aimable mais vigilant des hôtessees qui participaient à la conversation. Pilar témoignait de beaucoup de curiosité et d'ouverture d'esprit, en même temps que d'une ignorance encyclopédique qui me surprenait. Je l'éblouis à bon compte en lui montrant que les artistes d'une même époque, quels que fussent leurs modes d'expression, avaient de nombreux points communs. Le premier exemple que je pris fut une comparaison entre Goya dont elle avait vu des reproductions et Hugo, qu'elle connaissait... par le film *Quasimodo* !

À Valence, ma *pensión* ressemblait plutôt à un hôtel ; je tombais de haut, mais j'y rencontrai heureusement une aimable cubaine. À cet âge « *j'ai trouvé belles toutes les femmes* », mais la démarche des espagnoles était superbe, d'une fierté que je n'ai retrouvée qu'aux pieds noirs de l'Algérie française, et elles fermaient leur éventail pour traverser la rue, puis le rouvraient d'un même petit geste vif que je trouvais adorable. Et puis, cette année-là, la mode était particulièrement gracieuse : robes et jupes étaient évasées comme des fleurs non par les paniers du XVIII^e siècle, mais par des jupons empesés. Cette mode, que je croyais typiquement espagnole mais qui venait d'Amérique, devait par bonheur gagner la France l'année suivante et j'aurais le plaisir de voir Simone la suivre à son tour.

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

Enfin je fis à Saragosse l'expérience de la *turista* (ce mot n'existait pas alors) dans une chambre triste, et à Pampelune celle d'un tremblement de terre qui me réveilla en pleine nuit en secouant les meubles et faisant vaciller ma lampe.

En quatrième classe

Les chemins de fer espagnols étaient alors extrêmement vétustes, à l'exception d'un train de prestige, le *Talgo.*, que je me refusai à emprunter. J'appris bientôt la justesse de la plaisanterie locale : « Le train arrive à partir de 7 heures ».

En France, il y avait alors trois classes de voyageurs : je choisis la quatrième, réservée aux plus pauvres, en Espagne, et n'eus pas lieu de le regretter : si les wagons en bois manquaient de tout confort et étaient souvent surpeuplés, il y régnait une extrême convivialité : on m'apprit, dès le premier jour, à boire à la régale, et comme on saucissonnait beaucoup, on ne manquait jamais, en dépliant un papier gras, d'en proposer le contenu à son vis-à-vis : « ¿ *Le gusta ?* » Naturellement avec mon *jean* ou mon short, et bientôt la barbiche que je laissai pousser, je ne passais pas inaperçu. J'avais cessé de me raser le menton en quittant Paris, avec l'intention de me laisser pousser un collier. Mais il y eut toujours une solution de continuité entre les favoris, que je finis par raser, et la barbiche. Un Espagnol rencontré à Aranjuez, Javier, dont je reparlerai, me raconta l'année suivante que son copain m'appelait « *la chèvre* ». Entre temps, j'avais mis un terme à l'expérience ! Quoi qu'il en soit, j'étais aussitôt identifié comme Français, et les gens ne cessaient de m'interroger sur mon pays et de me raconter leurs histoires, de façon souvent drôle et toujours chaleureuse, ouvrant leur portefeuille usé pour me montrer leurs photos de famille ; pour une fois, j'eus lieu de regretter mes principes, n'ayant rien à leur montrer en échange.

La lenteur même des trains n'était pas sans avantage : je parcourais à

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

quarante km/h des campagnes où je n'avais pas prévu de mettre les pieds, et j'avais du moins tout loisir de contempler les splendides paysages de la Navarre, les plaines austères des deux Castilles, les riches huertas du sud, d'apercevoir de petits villages aux maisons blanches et de constater l'extrême arriération de l'agriculture. En Castille, par exemple, je vis battre le blé sans machines, avec des fléaux ou des ânes qui le piétinaient comme sur les gravures du XIX^e siècle de mes livres ou comme on fait encore au Maroc.

L'Espagne de 1956 paraissait, comme le château de la Belle au Bois dormant, frappée d'un enchantement, et s'éveiller d'un sommeil de cent ans. Les villes n'étaient pas en reste avec les campagnes. Elles étaient peuplées d'une soldatesque pittoresque, de gendarmes, de moines, de nonnes et de curés en soutane, de vieilles femmes tout en noir et de mendiants hautains. Elles n'avaient connu aucune extension récente. Souvent, elles n'avaient pas débordé de leurs remparts et, sauf peut-être à Madrid, on passait toujours sans transition des champs à la cité.

Parler politique

Il était beaucoup plus facile de parler politique quand on pouvait s'isoler. Je me souviens en particulier d'une longue conversation que j'eus dans le couloir d'un train avec un dominicain, à qui je dis mon inquiétude pour ce qui se passerait à la mort de Franco, Il me répondit que les Espagnols avaient trop souffert de « la guerre incivile » pour souhaiter qu'elle revienne, et qu'on passerait en douceur à la démocratie : l'histoire lui a donné raison.

Une autre fois un ancien engagé de la *Division Azul* entreprit de me convaincre de la légitimité et de la nécessité du franquisme, et comme nous descendions tous deux à Tolède, j'eus droit à une visite ardemment commentée de l'Alcazar, où les franquistes avaient résisté vaillamment aux républicains.

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

Mais un jour, dans un compartiment bondé, comme tous se plaignaient de la chaleur et de la lenteur des trains, disant que nous avions bien de la chance en France, je répondis naïvement que nous n'accepterions jamais de vivre dans ces conditions. On changea aussitôt de sujet.

Pilar

*« Ce n'est pas sur ce ton frivole
Qu'il faut parler de Padilla
Car jamais prunelle espagnole
D'un feu plus chaste ne brilla »* (Victor Hugo)

Au petit-déjeuner, j'eus la surprise de trouver, installée en face de la place qui m'était assignée, une merveilleuse jeune fille de dix-huit ans, qui mangeait avec un appétit surprenant. J'appris bientôt qu'elle s'appelait Pilar, qu'elle appartenait à une famille portoricaine installée aux États-Unis, absente pour affaires, mais qui la rejoindrait dans quelques jours (il me faudrait impérativement libérer ma chambre la veille) et qu'elle faisait des études d'infirmière à New-York. Le soir même, chaperonnés par les trois aimables duègnes, nous avons mangé des glaces sur la place principale, le lendemain j'emmenai Pilar et ces dames voir un film (suivi selon la coutume espagnole de ce temps-là d'un autre dont j'ai tout oublié, même le titre) qu'elle avait choisi à cause de la vedette, Liz Taylor, alors toute jeune, et à qui elle ressemblait étrangement. Notre couple et son escorte paraîtrait cocasse aujourd'hui, mais il ne détonnait nullement dans l'Andalousie de l'époque.

Le troisième jour, j'avais gagné la confiance de tout ce petit monde et fus autorisé à lui faire visiter sans aucune escorte l'Albaicín et l'Alhambra ; comme, en sortant des jardins, nous nous étions assis sur un muret qui surplombait la rue, elle eut l'imprudence de jeter quelques piécettes aux petits gitans dépenaillés qui nous entouraient (ô ces fillettes maigres qui n'avaient pas dix ans et qui semblaient porter leurs petits frères dans leurs bras à longueur de journée !) : l'émeute faillit

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

nous jeter à bas du mur et je la retins de justesse, avant de chasser à grand peine nos assaillants. Pilar, quoique fatiguée, refusa fermement, au retour, malgré sa fatigue, de prendre un raccourci qui nous aurait fait gagner cinq cents mètres. Aujourd'hui, j'approuve cette prudence : si l'éducation des filles était alors d'une rigidité que j'ai souvent maudite, il me semble qu'on ferait bien de leur enseigner encore à ne pas se fier trop vite à des inconnus !

Le dernier soir, je louai les services de trois musiciens qui vinrent à la *pensión* vers neuf heures et nous donnèrent un concert de musique andalouse qui dura jusqu'à deux heures du matin, toutes fenêtres ouvertes, et tous les voisins penchés aux balcons. Pilar voulut danser, exercice que je méprisais si profondément que je ne m'y étais jamais essayé, mais je dus céder à ses instances. Aussi ma prestation, malgré l'entrain et la bonne volonté de mon professeur, fut-elle tout à fait désastreuse : « ¡ *Más gracia* ! », me disait-elle en riant, mais la grâce ne me fut pas accordée.

Le lendemain nous nous sommes quittés en nous promettant de nous écrire, ce qu'elle fit le mois suivant. J'étais encore moins capable de rédiger correctement que de bien parler espagnol, mais je crus nécessaire de lui répondre dans la langue qu'elle avait choisie, ce qui donna une épître d'autant plus plate que je savais que son père en serait le premier lecteur, et nos relations s'arrêtèrent là.

Javier Ruiz Aguilar

À Aranjuez, j'avais fait connaissance avec deux ouvriers qui visitaient comme moi la résidence royale. Nous fîmes ensuite un tour sur le canal, et ils m'emmenèrent boire un pot dans le camp américain où ils travaillaient, et où un gros contremaître texan qui, à ma grande surprise, salait généreusement sa bière, nous l'offrit. L'un des deux Espagnols, Javier Ruiz Aguilar habitait à La Línea, près de Gibraltar. Il m'annonça en décembre, par lettre, son arrivée à Paris où il venait chercher du

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

travail, me demandant de l'attendre à la gare. Il arriva tout hébété, ayant traversé l'Espagne en deux jours et la France en quelques heures.

Mes parents l'accueillirent pour lui donner le temps de trouver un emploi, et je lui cédai ma chambre du sixième. Ne sachant pas bien le français, et n'ayant pas de métier, il eut bien du mal à se faire embaucher. Il partit un jour tout joyeux pour un chantier signalé par mn oncle où on avait accepté de l'employer comme peintre, et revint le soir en pleurant de honte et jetant sur la table les quelques francs avec lesquels on l'avait congédié. Fier comme un hidalgo, il tint à ce qu'on lui trouve une location bon marché. Une vieille cliente du boulevard Pereire consentit à lui louer – à bas prix – une chambre bourgeoise dans son trop vaste appartement.

J'accompagnai Javier chez la vieille dame pour le lui présenter. Elle nous ouvrit elle-même la porte, vêtue d'une somptueuse robe de chambre, bien qu'il fût à peine seize heures. Je crois qu'elle ne sortait plus guère. Elle ne posa aucune question à son nouveau locataire, mes parents lui ayant déjà donné tous les renseignements qui étaient en leur possession. Elle lui expliqua qu'il ne devait pas faire de cuisine ni introduire chez elle qui que ce fût, homme ou femme, et lui remit une clé de son appartement. Puis elle nous fit entrer dans la chambre qu'elle lui avait réservée et nous y laissa. C'était une vaste pièce meublée en style Louis XV et dont les tentures étaient, à vrai dire, assez défraîchies. Le pauvre Javier, très impressionné, s'assit précautionneusement au bord d'une chaise fragile, et me dit, accablé : « Mais c'est bien trop beau ! Je voulais une chambre comme la tienne, et même beaucoup plus simple ! - Sans doute, lui répondis-je, mais elle t'aurait coûté cinq fois plus cher ! » Puis il m'accompagna chez la concierge, à qui je présentai, comme son hôtesse nous l'avait recommandé, ce locataire d'un type inhabituel et je laissai Javier à ses nouvelles splendeurs.

Il vécut là plusieurs semaines, se nourrissant exclusivement « *de lait et de miel*, comme dans la *Bible* » selon son expression, et ne venait plus dîner qu'aux week-ends.

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

Communiste à tous crins, il finit par s'adresser à l'église espagnole qui lui trouva enfin du travail et un dortoir. Curieux de tout, il aimait parler de politique, de religion et d'art, et fut très heureux de trouver en Simone une interlocutrice qui parlait parfaitement l'espagnol. Quand je fus mobilisé, nous continuâmes à correspondre jusqu'à mon arrivée en Algérie, où je répondis encore à une lettre en lui décrivant notre triste besogne d'occupants. Puis ce fut le silence total et définitif. Il venait de se faire embaucher dans un chantier de banlieue, Bagneux, à ce qu'il me semble, et je lus dans le journal que dans la même ville plusieurs ouvriers avaient trouvé la mort dans l'effondrement d'un mur. Je me suis toujours demandé si son destin s'était arrêté là, s'il m'avait pris pour un social-traître parce que je servais, bien malgré moi, dans les parachutistes, ou s'il était parti pour le Paradis soviétique, comme il rêvait de le faire.

C'était un petit homme basané aux traits chevalins taillés à coups de serpe, et d'une maigreur toute andalouse. Autodidacte, il me reprochait d'aimer Montaigne, « un vieil auteur » dont la philosophie ne pouvait plus avoir le moindre intérêt, pensait que l'opéra était un art bourgeois promis aux poubelles de l'histoire, me demandait si je n'avais pas remarqué que la civilisation est toujours venue du sud, et attendait le Grand Soir où il réglerait ses comptes avec Franco et la canaille des exploiters et des curés. J'ai toujours regretté cet ami plein de curiosité, courageux et chimérique, dont il ne nous reste que les verres à eau de cristal qu'il nous offrit pour notre mariage.

Bilan

Mon voyage dura plus d'un mois, et répondit à toutes mes espérances. J'avais donné un contenu concret aux textes et aux images dont je m'étais imprégné au lycée, j'avais retrouvé intacts dans ce pays dont l'histoire semblait figée mille souvenirs livresques : mosquées reconverties, plaines tristes de la Castille, cigognes dont la présence me

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

surprit absurdement, perchées sur les murs d'Ávila, *cancelas y patios*, collections prestigieuses du musée du Prado, Tolède perchée sur son rocher, avec ses ruelles silencieuses où flottait l'ombre d'*El Greco*, que sais-je encore ? J'avais même eu la surprise de pouvoir caresser ce taureau de pierre du pont de Salamanque sur lequel *el mal ciego* avait rudement cogné la tête de Lazarillo, pour le punir d'un larcin. Mais, en touriste boulimique, je n'avais fait que courir d'une merveille à l'autre, et si j'avais eu de vrais contacts avec beaucoup de gens, je n'avais jamais pu les approfondir. Je me promis d'aller me fixer dans quelque coin du monde où je pourrais partager vraiment la vie quotidienne des habitants. Le hasard aidant, ce fut Israël.

Israël (juillet-août 1957)

Un voyage d'étude

J'étais alors élève-professeur à l'E.N.S.E.T. (École normale supérieure de l'enseignement technique) sottement rebaptisée « École normale supérieure de Cachan » pour dissimuler, selon nos préjugés latine, la tache de cambouis des ses origines et de sa vocation réelle. Mauvais élève d'ailleurs : j'étais entré en prépa comme en religion, et me défoulais depuis deux ans de ce pénible épisode, ce qui venait de me coûter le passage en troisième année. Pourtant j'avais déjà remis les trois sujets de mémoire que chaque candidat au professorat de Lettres-Histoire devait soumettre au jury, qui retenait le plus intéressant. J'avais proposé une étude du thème du cirque en peinture depuis la fin du XIX^e siècle, un sujet littéraire (l'influence de Victor Hugo dans l'œuvre de Jules Verne, sujet qui devait être traité plus tard par un thésard), et une monographie sur « *un kibboutz israélien* » (comme s'il en existait d'autres !)

Ces fermes collectivistes ont constitué la charpente de l'État d'Israël. La terre appartenait à l'Agence juive ou au *Kéren Kayémeth LéIsraël* (Fonds juif unifié), et le travail « *de chacun selon ses moyens* » devait offrir « *à chacun selon ses besoins, dans les limites des possibilités du kibboutz* », sans donner aucun droit sur la terre et la production. L'argent n'avait pas droit de cité, sauf à l'occasion de missions à l'extérieur ou des quinze jours de vacances annuelles. le premier kibboutz avait été fondé en 1909, mais ils étaient alors à leur apogée et fournissaient les cadres de la jeune nation. De quoi faire rêver des jeunes gens qui ne doutaient pas que leur génération était ppelée à faire table rase du passé et à construire un monde meilleur ! Aussi le mot « idéaliste » était-il très en vogue parmi ces pionniers qui, au vœu de chasteté près, ressemblaient beaucoup à des moines-soldats.

Ma motivation était complexe : je voulais passer des vacances en

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

un point fixe après avoir parcouru l'Espagne ; bien qu'affranchi de toute religiosité, je restais imprégné par la *Bible*, que j'avais pratiquée chaque jour pendant plus de trois ans, et désirais voir la Terre Sainte. Enfin j'avais été très profondément touché par les persécutions que les juifs avaient subies pendant la guerre et, comme tous les Occidentaux à cette époque, j'étais enthousiasmé par l'entreprise sioniste qui devait rassembler un peuple dispersé à travers le monde entier depuis deux mille ans, dans une patrie qui, pour toujours, devait lui rendre sa dignité, et le mettre à l'abri de nouveaux massacres. Le troisième sujet fut retenu, et il ne me restait qu'à me rendre sur place pendant les vacances pour y recueillir les matériaux nécessaires. Je songeais à partir seul, comme en Espagne, mais un ami breton que j'avais connu en Grèce et avec qui je déjeunais quelquefois à la cité universitaire de Sceaux, me signala que l'U.E.J.F. recrutait des étudiants pour travailler trois semaines d'été dans un kibboutz ; au bout du stage, une visite du pays d'une semaine était offerte par les employeurs. Le voyage était gratuit, ou payé à un prix défiant toute concurrence : cette offre répondait à tous mes vœux, et je m'inscrivis sans tarder.

Le voyage

Le train nous conduisit cette fois à Venise, où nous descendîmes le matin, pour embarquer le soir même à bord d'un petit paquebot ; nous eûmes donc le temps de visiter Saint-Marc et de faire une longue promenade en gondole, dans cette ville surréelle où j'avais l'impression de glisser dans un décor de théâtre et qui semble bâtie pour le plaisir des yeux. Les conditions de notre traversée étaient infiniment plus confortables que celles que j'avais connues deux ans plus tôt. Nous étions logés par quatre dans des cabines de troisième classe où nous passions d'ailleurs

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

fort peu de temps. Des couples temporaires se formaient et se défaisaient rapidement. Les jeunes juives étaient beaucoup mieux dans leur peau que mes camarades talas¹ du voyage en Grèce, souvent coincées par leur éducation. On veillait longuement sur le pont. Le premier soir une jeune fille me prit par la main, tandis que je lisais ma *Bible*, pour rejoindre les couples qui flirtaient sur le pont supérieur, à la lumière des étoiles. Je n'étais pas venu pour un flirt, surtout dans ces conditions de promiscuité. Je déclinai le plus poliment possible son invitation, qu'elle renouvela avec insistance. De guerre lasse, elle abandonna la partie et leva un autre garçon. J'allais de surprise en surprise. J'assistai à une discussion sur la valeur comparée des passeports. Tous s'accordaient sur la supériorité du passeport français. J'étais légèrement choqué, ayant toujours considéré ma nationalité comme une donnée naturelle. Pourtant, mes compagnons étaient aussi attachés à notre pays qu'à Israël. Le groupe affectionnait particulièrement une chanson qui disait la nostalgie de

*« ... la terre de France.
C'est ici que j'aimerais finir ma vie. »*

Ma surprise était d'autant plus grande que je fus très sincèrement étonné, au bout de trente-six heures de voyage, d'apprendre que tous mes compagnons étaient juifs, à peu d'exceptions près : c'étaient deux étudiants, Pierre et Jacques, une institutrice, Ginette, une jeune femme (Anne-Marie), et notre benjamin, Michel, né de père juif et de mère catholique à moins que ce ne fût le contraire, garçon assez immature qui était à la recherche de son identité. Un jour, il nous annonça triomphalement, au kibboutz, qu'il avait vu tuer un porc « à la manière cachère ! »

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

Il est vrai que les juifs français, depuis la Révolution, s'étaient parfaitement intégrés à la nation d'accueil, ne se connaissaient pas d'autre différence que leur religion, qu'ils pratiquaient sans ostentation et dont beaucoup se détachaient comme les autres Français de la leur, que rien ne les distinguait du reste de la population à des yeux non prévenus, que malgré un antisémitisme qui s'exprimait ouvertement avant la guerre et plus sournoisement au lendemain de celle-ci, il avait fallu à beaucoup de nos israélites la persécution organisée par les nazis et leurs valets de Vichy pour qu'ils découvrent qu'ils étaient juifs, et que mes compagnons de voyage, de leur côté, m'avaient pris, à cause de la *Bible* protestante qui ne me quittait guère, pour un juif religieux.

Longeant les côtes de Yougoslavie et d'Albanie, le bateau entra dans le détroit de Corinthe, et fit escale au Pirée. J'en profitai pour revoir le Parthénon, avec quelques camarades. Las ! En deux ans, les ruines s'étaient considérablement améliorées, et un musée était en construction sur le site ! Plus tard, je ne devais retrouver sur le Parthénon que des reproductions des cariatides, qu'il avait fallu mettre à l'abri de la pollution. Ainsi va le monde... Puis ce furent de nouveau les merveilleuses Cyclades. À Chypre où nous fîmes une courte escale, des barques chargées de fruits entouraient notre bateau. Dans l'une d'elles un matelot grec armé d'une grosse aubergine faisait des gestes obscènes, à la grande joie de ses compagnons...

Un matin, nous nous sommes réveillés en vue de Haïfa. Le soleil s'est levé, faisant scintiller le dôme doré du temple Bahaï. Une vedette de la douane vint à notre rencontre. L'officier qui la commandait ressemblait à s'y méprendre au colonel Nasser. À

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

terre, l'autocar du kibboutz nous attendait. Michael, un *kibboutznik*² qui faisait office de guide et avait conservé de son enfance des manières de boy-scout, nous fit visiter la ville, commentant abondamment ce que l'on voyait. Il nous dit le bonheur de n'avoir affaire qu'à des policiers juifs, la grandeur du sionisme qui ressuscitait une langue morte, la volonté d'Israël, terre de pionniers, de devenir bientôt un pays comme les autres («...car par exemple nous n'avons pas encore d'assassin juif dans nos prisons»), et nous montra fièrement « le plus grand silo d'Europe ». Je fus mortifié de cette dernière remarque, ayant cru poser le pied en Asie. Puis, longeant la mer, nous traversâmes une campagne assez bien cultivée. Il me sembla toutefois que les champs étaient moins soignés qu'en France. Je le dis à ma voisine, une très grande fille blonde d'allure aristocratique qui sourit et me rétorqua : « C'est curieux, j'étais en train de faire la réflexion opposée. » Puis l'autocar prit la direction de l'est, et traversa un bout de désert d'où surgit miraculeusement une zone de verdure qui faisait moins penser à une oasis qu'à un coin de campagne normande. Des vaches paissaient dans l'herbe épaisse. Nous étions arrivés à Gvouloth³.

Gvouloth : le séjour

La barrière passée, on nous fit descendre et on nous répartit dans nos chambres, dans des baraques en bois. La mienne était meublée sommairement d'une table de bois et de trois lits de fer, et je la partageai avec Pierre et Jacques. Ils faisaient Sciences Po et étaient un peu snobs :

« Qui ne lit pas chaque jour *Le Monde* et chaque semaine *L'Express* ou *L'Observateur*, disait Pierre, n'est pas informé.

– Je les lis intégralement, répondait Jacques, je ne saute que les cours de la Bourse ! »

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

C'étaient pourtant d'assez bons compagnons, presque inséparables. Jacques souffrait d'une curieuse infirmité : un faux mouvement pouvait lui déboîter complètement l'épaule gauche, qui se repliait en avant, et il fallait l'intervention experte de Pierre pour remettre les choses en place. Nous nous entendions bien et leur conversation était souvent plus instructive.



Le soir nous dînâmes au *Héder haokbel*, vaste salle de restauration où se prenaient en commun tous les repas et qui servait aussi de forum à cette petite république, de fruits et de laitages, comme ce devait être le cas pendant tout notre séjour, car le produit des élevages prospères de moutons, de volailles et de porcs était alors directement réinvesti par cette communauté très pauvre : Sarah, qui y vécut une année entière, ne se souvient d'y avoir mangé de la viande qu'une seule fois... et ce fut du cochon ! Puis on repoussa les tables pour transformer la salle à manger en piste de

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

danse, car une grande *messiba*⁴ avait été organisée en notre honneur. Je fis connaissance avec le gracieux folklore israélien, directement issu de l'Europe centrale. On nous dicta les paroles de chansons que nous devions reprendre en chœur. Je fus surpris et ému de retrouver la phrase qui enchantait naguère un ami espagnol, bien vivante dans sa langue d'origine : « *Eretz halaf ou devach* », le pays où coulent le lait et le miel.

Je m'approchai d'un groupe de jeunes (la moyenne d'âge, au village, était de moins de vingt ans) qui entouraient une *kibboutzniki* paraissant en avoir seize. Elle était petite, dodue, avec de beaux cheveux longs jusqu'à la taille et coiffés en queue de cheval, une peau dorée, de grands yeux sombres et éclatants, un grand nez hautain, et elle se tenait très droite, rayonnante, comme une reine au milieu de sa cour. Je m'assis auprès d'elle, et j'appris qu'elle s'appelait Simone⁵, suivait un stage d'un an au kibboutz avec la perspective de faire à son terme son *aliya*⁶, et qu'elle venait de la rue Sedaine, dans le quartier de la Bastille. L'accordéon jouait une valse⁷ entêtante qui reste liée, pour moi, au souvenir de notre rencontre. Quand cette soirée magique prit fin, je regagnai mon grabat, où m'attendaient des punaises ardentes. Elles furent bien les seules, au cours de ce voyage, à partager ma couche.

Les travaux des champs m'étaient familiers, et je supportais bien la chaleur, aussi le séjour me parut-il aussi plaisant qu'instructif. Je travaillai le premier jour à préparer des sacs d'engrais au milieu d'un champ, que Michael répandait au fur et à mesure du haut de son tracteur, puis au ramassage des oignons, à la récolte des arachides sous la haute direction de la petite Sarah, qui se promenait négligemment au milieu de nous, une binette à la main.

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

Je fis aussi avec elle les vendanges et, activité moins poétique, la vaisselle, qui en l'absence de toute machine ne mobilisait pas moins de trois personnes : elle lavait, je rinçais, et la troisième rangeait assiettes, plats et couverts sur des sortes d'étagères en bois sur lesquelles ils avaient vite fait de sécher. Je fus aussi maçon ou plutôt goujat, l'espace d'une demi-journée, participant à la construction d'une nouvelle école, etc. Mon enquête, superficielle faute de compétence de ma part et parce que beaucoup de sujets et presque toutes les données statistiques relevaient du secret militaire, commença par le directeur, Mordechaï, un « vieux » d'une trentaine d'années, doyen du kibboutz, qui me renvoya pour les détails aux responsables des diverses branches d'activité (élus comme lui), qui me réservèrent le même accueil, à la fois chaleureux et prudent. Très caractéristique fut l'exposé du responsable de la bergerie⁸. Je m'aperçus que les *haverim*⁹ étaient pour la plupart des gens fort cultivés : ils nous demandèrent même de leur faire une conférence sur le *Nouveau roman*, sujet dont je n'avais pas la moindre idée et que personne, parmi les étudiants du groupe, n'était capable de traiter.

Gvouloth : le kibboutz

C'est en 1943 qu'une station agricole expérimentale a été fondée par l'Agence juive à Gvouloth (*Frontières*), à 30 kms à l'ouest de Beer Sheva, en même temps que Beit Eschel, près de cette ville, et Re Vivim, au sud. Le premier groupe de colons était composé d'une trentaine de jeunes hommes et femmes, âgés de 28 à 30 ans, venus d'Amérique et de Palestine. Il fut relayé en 1947 par une équipe plus jeune (dix-sept ans) originaire de Roumanie et de Turquie, qui tint bon pendant la guerre d'indépendance, où les plantations furent ravagées. Puis le village se développa, à partir

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

de 1948, à un kilomètre à l'ouest du fortin initial.

Gvouloth à ses débuts

Gvouloth apparaissait, en 1957, comme une oasis artificielle de 6.000 *dounams* (600 hectares) située à 8 kms de la frontière de Gaza, alors égyptienne, et 12 kms de l'actuelle frontière de ce pays, et née de l'irrigation : l'eau y était acheminée par pipe-lines, et l'arrosage se faisait à l'aide de tourniquets (*mantéroth*) très caractéristiques de l'agriculture israélienne de ce temps-là : ils provoquaient une pluie artificielle du plus bel effet, une belle chanson les célébrait, mais l'évaporation était considérable, et ils ont été remplacés depuis par le goutte à goutte, procédé plus économe. Les champs, les prairies, les vignes et les vergers ainsi conquis sur le désert étaient protégés du *hamsin* (vent de sable) par des plantations d'arbres : eucalyptus, pins, tamaris et peupliers, d'où émergeaient, de loin, la tour de guet et les plus hautes constructions du village que des barbelés entouraient, car les incursions des *fedayins* étaient fréquentes. Les défenses étaient complétées par des abris et des tranchées. Je fus surpris par l'aspect vulnérable de cette place-forte dont les bâtiments étaient dispersés sur une grande superficie, mais ce dispositif avait fait ses preuves. La route n'était encore qu'une piste de fin sable jaune ; quand on quittait le désert monotone, plat et parsemé de quelques touffes d'herbes, elle tranchait avec la terre noire du loess que la charrue était allée chercher à plus d'un mètre de profondeur.

Gvouloth en 1957

Le kibboutz était divisé en trois quartiers, selon un plan imposé par l'organisation des kibboutzim *Haartsi* de l'*Hachomer Hatsair* (mouvement de la Jeunesse sioniste socialiste) à laquelle il

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

appartenait : le *chicoune* ou quartier des habitations et des écoles, les immeubles collectifs (secrétariat, bibliothèque, réfectoire, douches communes, buanderie, lingerie...) et le *méchek* où s'alignaient les bâtiments d'exploitation : étables, poulaillers, garages, ateliers et entrepôts. Les habitations étaient disposées dans la direction nord-sud, de façon à présenter leurs fenêtres au vent d'ouest, et séparées du *méchek*, plus à l'est, par les bâtiments collectifs. De jeunes arbres – eucalyptus, tamaris et mimosas – commençaient à apporter un peu de variété et d'ombre. Pourtant, la construction du kibboutz était loin d'être achevée : le réfectoire (*Héder haokhel*) qui servait d'agora à cette jeune Sparte était une grande baraque en planches coiffée de tôles, comme les *tsrifim* de petites dimensions et peuplés de punaises où nous étions logés. Mais des *binianim*, maisonnettes de béton plus accueillantes, mais qui n'offraient guère plus qu'une grande pièce aux couples, abritaient déjà les colons. Une belle piscine que la famille (suisse) de l'un d'eux avait offerte ajoutait une note insolite à l'ensemble.

Ajoutons pour terminer que la population atteignait alors 200 habitants âgés de 17 à 28 ans et issus de 25 nations. La partie « fixe » des *haverim* comptait 60 hommes et 40 femmes, venus en majorité de France, de Suisse et de Belgique, et seulement 27 couples. Le reste était composé de quatre groupes :

- le *Na-Hal* (jeunesse combattante et pionnière) : c'était un détachement de trente jeunes d'une section spéciale de l'armée dont les membres, après un entraînement intensif de trois mois, passaient neuf mois au kibboutz, puis optaient pour la dernière année de leur service entre la vie militaire et celle du kibboutz ;

- le *Sha-Ham* : 32 volontaires issus de mouvements de jeunesse de

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

la Diaspora, dont 24 Argentins et Simone, qui étaient venus faire un stage d'un an à l'essai ;

- le *Noar* : une vingtaine d'enfants de 12 à 13 ans, orphelins ou immigrants issus de familles pauvres originaires surtout du Liban ou d'Afrique du Nord ; leur temps était réparti en quatre heures de travail pour le kibboutz et quatre heures d'école ;

- les *salariés*, soit une vingtaine d'ouvriers du bâtiment et deux mécaniciens, dont la présence constituait une grave entorse aux principes communautaires du kibboutz, qui avait pour idéal la construction d'une société où la propriété individuelle serait limitée aux vêtements et aux biens personnels, et où l'argent et *a fortiori* les salaires seraient abolis.

Le *tíyoul*¹⁰

Les trois premières semaines passèrent très vite. Le *tíyoul* qui nous fit parcourir le nord du pays vint trop tôt mais fut un enchantement. À Jérusalem, un dominicain, savant archéologue, entreprit de démythifier les lieux saints chrétiens et leurs attributions fantaisistes, mais on ne put approcher du mur du temple, la ville jordanienne commençant à la Porte Mandelbaum. Nous sommes repassés, je crois, à Tel-Aviv. À Césarée, j'ai eu la surprise de retrouver les ruines qui figuraient sur mon catéchisme, en 1943, inchangées. À Nazareth, je me suis attardé dans la ville arabe avec Ginette, et nous avons raté l'autocar ; renseignements pris, on nous a conseillé, comme il se faisait tard, de demander l'hospitalité à un kibboutz perdu dans les collines. On nous y a fait le meilleur accueil, et nous avons dormi ensemble dans la chambre qui nous a été assignée, en tout bien tout honneur. Le lendemain, ayant rejoint le groupe, nous avons eu droit au

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

spectacle merveilleux du lac de Tibériade, puis avons longé toute la frontière nord, qui était alors très calme. Je garde encore un souvenir ébloui du lac de Houlé, dont les marécages, riches en oiseaux migrateurs de toutes sortes, étaient encore en voie d'assèchement. Nous nous arrêtons le soir dans des kibboutzim, plus anciens que notre Gvouloth, et donc beaucoup plus opulents. Je crois que c'est dans la région du Houlé que nous avons rencontré le correspondant de presse du journal *Le Monde*, qui y résidait et dont la conversation fut aussi instructive que sympathique. Il y eut aussi la visite de Akko, le Saint-Jean d'Acre du temps des croisades, et de Jaffa, villes arabes très pittoresques. À notre retour à Gvouloth, beaucoup de camarades entreprirent en stop, par petits groupes, le voyage d'Eilat, qui n'était encore qu'une petite bourgade de pionniers dans une maigre oasis, et je crus devoir refuser plusieurs offres bien tentantes parce qu'on nous avait laissé espérer un examen de repêchage à l'E.N.S.E.T. et que je voulais rentrer pour m'y préparer, et aussi parce qu'on m'attendait en France. Un camion ramena les rares candidats au retour immédiat à Haïffa, où nous nous dispersâmes.

Haïffa

À Haïffa, mon premier soin fut de trouver un hôtel aussi miteux que possible tout près du port, car une nuit nous séparait de l'embarquement, et mes finances étaient au plus bas, par suite d'un prêt : Simone souhaitait faire cadeau de *mizouzas* à sa mère et à ses soeurs, et m'avait demandé si je ne pouvais pas lui prêter 200 francs qu'elle me rendrait à son retour. C'était presque toute ma fortune : j'en gagnais 7 ou 800 par mois mais, ébloui par ce pactole, je faisais volontiers de tels prêts, qui ne me furent pas toujours remboursés. Cette fois, ce devait être le meilleur de mes placements, car sans lui nous n'avions aucune raison de nous

revoir, mais j'étais alors à cent lieues d'y penser Ce fut aussi pour moi l'occasion de voir le revers de la médaille, en visitant à loisir les quartiers pauvres. Je trouvai sans peine un gîte correspondant à mes moyens, dînai d'un *fallafel*, et rentrai avec l'intention de me coucher.

Mais comme on m'en avait averti, la chambre avait un autre lit, loué par un Israélien d'une cinquantaine d'années qui se montra si bavard et si sympathique que notre conversation dura fort tard dans la nuit. C'était un médecin d'origine polonaise qui avait vécu à Paris les « Années folles » dont il gardait un grand souvenir. Il avait fréquenté Montparnasse et parlait avec autorité et compétence de ses peintres, qu'il semblait avoir connus intimement. Il me confia qu'ayant exercé dans plusieurs pays, il avait le regret de me dire que mes compatriotes étaient les plus sales de tous ses patients, et qu'il avait été souvent écœuré par la crasse qui ornait les sous-vêtements de nos jolies femmes. Puis il se plaignit d'Israël, disant qu'il était très déçu par ce pays, et qu'il ne songeait qu'à s'enfuir dès qu'il en aurait les moyens. Enfin il me demanda si je voudrais bien poster une lettre à l'un de ses amis quand je serais arrivé à Paris, disant qu'il lui demandait un prêt et ne voulait pas soumettre son courrier à la censure israélienne. J'acceptai sans méfiance, et m'acquittai naïvement de ma mission au bureau de poste mon quartier. Ce n'est que bien des années plus tard, sous l'influence d'un ami coopérant en Afrique qui y avait contracté l'espionnite, que je me dis que je m'étais peut-être rendu complice d'un espion, mais je n'en ai jamais parlé à personne. Aujourd'hui, je pense comme alors que ce n'était qu'un paranoïaque.

Le retour

Bizarrement, il ne me reste aucun souvenir du voyage du retour. C'est comme si, ébloui par le soleil d'Israël, je l'avais quitté brusquement pour une zone sombre où je ne puis plus rien distinguer. De l'embarquement, de la traversée, de mes compagnons, de nos escales, du port d'arrivée, ma mémoire n'a gardé nulle trace.

Fidélité

Ce bref séjour en Israël aura été, si j'en excepte celui que m'offrit la République en Algérie, dans des conditions très particulières, le dernier de mes voyages. L'année suivante, n'ayant eu pour ressources (ce qui était bien mérité) qu'une maigre bourse et de petits boulots, je renonçai à l'Italie. Quand, en 1965, on m'offrit un séjour au Liban, il était déjà trop tard : l'avion avait à ce point rétréci notre planète, et elle s'uniformisait tellement, qu'on ne pourrait plus, désormais, parler de voyages : on ne fait plus que se déplacer.

Seuls les voyages Paris-Morvan, dans mon enfance, m'auront autant marqué. De mes circuits touristiques en Grèce et en Espagne, je ne rapportai finalement, avec un souvenir également ébloui, que des cartes postales. Si j'avais pu admirer la vaillance et la bonne humeur des Espagnols, plongés dans la nuit barbare du franquisme, je n'avais pas eu de vrais contacts avec les Grecs, qui sortaient tout juste d'une guerre civile atroce.

Au contraire, j'ai partagé la vie quotidienne du kibboutz, et beaucoup observé et écouté ceux qui y vivaient. À vingt ans, c'est suffisant pour s'attacher définitivement aux gens et adopter leur façon de voir. J'ai découvert peu après la complexité du problème

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

et le sort injuste qui était fait aux Palestiniens. Mais si, d'instinct, je tremble d'abord, à chaque nouvelle épreuve, pour le petit Israël, je sais que beaucoup de mes amis n'approuvent pas « la bêtise à front de bœuf » qui les gouverne comme elle nous gouverne tous, et ne désespèrent pas de parvenir à une paix équitable. Pour les autres, fascinés par l'océan hostile qui entoure leur petite patrie et qui ne font confiance qu'à la force des armes, si précaire, comment pourrais-je, de mon cocon parisien, les juger ? Pourtant, des haines qui paraissaient inexpiables peuvent s'évanouir comme un mauvais rêve, les Européens sont payés pour le savoir, et bien des Israéliens doivent se souvenir d'avoir été accueillis à bras ouverts en Égypte au lendemain de la courageuse initiative de paix de Sadate ; aujourd'hui même, ils sont fort bien reçus à Akaba.

NOTES

1. Talas : « Ceux qui vont-à-la messe ». Ils obéissaient à des motivations diverses.

Pour moi et sans doute pour quelques autres, cette pratique ne pouvait être justifiée que par une conviction sincère, mais beaucoup adhéraient à la religion de leur famille par simple conformisme ou, comme je m'en suis rendu compte beaucoup plus tard, ne voyaient dans le catholicisme que le signe d'une appartenance sociale.

C'est ainsi que je rencontrai, il y a quelques années, lors d'une hospitalisation de jour, un homme de mon âge, responsable de la formation dans une grande banque. Cet intérêt commun pour l'enseignement nous amena à bavarder, et nous avons découvert que nous avions, jadis, milité ensemble à la J.E.C. « ce qui me vaut dans mon travail une réputation de gauchiste » dit-il en souriant.

La J.E.C. était un mouvement catholique piloté principalement par les Jésuites et des éléments avancés du catholicisme, ceux-là même qui devaient faire triompher les thèses modernistes au Concile de Vatican I. Avec la J.O.C. (Jeunesse Ouvrière) et la J.A.C. (Jeunesse Agricole), elle avait pour tâche de former par la réflexion et l'action les futurs cadres de la nation, dans la meilleure tradition d'Ignace de Loyola, et exerçait une grande influence dans les années 1950.

Je lui expliquai que j'avais quitté la J.E.C. au bout de trois ans, ayant perdu la foi. Il me regarda, stupéfait et s'écria : « Mais je n'ai jamais eu la foi ! »

2. Kibboutznik (fém. kibboutzniki) : membre d'un kibboutz.

3. Gvouloth : On chercherait en vain, aujourd'hui, ce nom sur

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

une carte : גבולות, qui signifie « Frontières » (on y est à 8 kms de la frontière de Gaza, est généralement retranscrit à l'anglaise, Gvulot, voire Gevulot, et en français Gvoulot, ce qui est moins évident. Mais je l'ai connu avec cette h finale, qui faisait tellement hébraïque au pays de Jérimadeth...

4. Messiba : fête.

5. Simone : En fait, elle s'appelait Sarah Simone, mais sa mère, qui avait réussi à la cacher pendant la guerre, avait préféré le second prénom, plus neutre à cette époque. Au kibboutz, on l'appelait Sarah Beth, Sarah Aleph l'y ayant précédée. « Dodue », elle cessa de l'être dès son retour en France, mais parut longtemps si jeune qu'une vendeuse l'envoya un jour au rayon fillettes. Peu après notre mariage, elle devait reprendre son premier prénom.

6. Aliya : Mot à mot « montée », c'est-à-dire « retour » en Israël. On sait que ses fondateurs ont voulu faire de l'État d'Israël la patrie de tous les juifs, et qu'une loi fondamentale affirme le droit qu'ils ont d'y immigrer.

Simone avait appartenu à l' *Hashomer Atzair*, un mouvement de jeunesse de gauche qui y préparait activement.

7. Une valse : J'ai retrouvé grâce à Rachel Sarfati et à sa fille Cathy (qu'elles soient ici remerciées) la valse de Gvoulot, dont on trouvera sur Internet d'excellentes interprétations. Mais celle de nos *haverim* était, je crois, beaucoup plus vive et gaie.

Voici le texte en hébreu (fort inspiré du *Cantique des cantiques*), sa transcription en caractères latins et la musique de *Etz harimon* communiqués par notre amie Esther Kawibor, du kibboutz Hatsor :

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

עץ הרימון Etz harimon

מילים: יעקב אורלנד
לחן: ידידיה אדמון, עממי בוכרי
שנת כתיבה: 1937-1938
שנת הלחנה: 1944

Etz harimon natan reicho
Bein yam hamelach vead Yéricho
Shav chomati gedudech mindod
Shav tamati dodèch mindod

עץ הרמון נתן ריח
בין ים-המלח ליריחו
שב, חומתי, גדרך מדוד,
שב, תמתי, דורך מדוד.

Otzrot ofir outzare'i Gilead
Rechevmitzrayim shalalti lach bat
Elef hazemer etleh lach magen
Min hayeor ad hayarden

אוצרות אופיר וצרי גלעד
רקב מצרים שללתי לך, בת.
אלף הצמר אתלה לך מגן
מן היאור עד הירדן.

At kelula mikol kalot
At degula banigdalot
Shtayim einayich kishtayim yonim
Vekol kolech pa'amonim

את כלולה מכל כלות,
את דגולה כנגדגלות
שתיים עיניך כשתיים יונים
וקול-קולך פעמונים.

Lach hatruot, lach hazerim
Lach kol shiltey hagiborim
Ma li cheil elef uma li revava
Levavi met me'ahava

לך התרועות, לך תזרים,
לך כל שלטי הגבורים,
מה לי חיל אלף ומה רבבה?
לבבי מת מאהבה.

Lach hatruot, lach hazerim
Lach kol shiltey hagiborim
Ma li cheil elef uma li revava
Levavi met me'ahava

שב אל הקשת, שב החץ,
שב הרמון אל ראש העץ.
לך ואלך החיל יוחל,
בואי כלה, פי רד הליל.

Shav el hakeshet, shav hachetz
Shav harimon el rosh ha'etz
Lach ve'eylayich hachayal yochel
Bo'i kala ki rad haleyl

לך התרועות, לך תזרים,
לך כל שלטי הגבורים,
מה לי חיל אלף ומה רבבה?
לבבי מת מאהבה.

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

עץ הדימון

$\text{♩} = 56$ D D7 D9- D D7 Gm Gm

חַוּ - רִי מוֹן - רִי עַי
 E♭ A7 D Gm E♭

חַוּ - רִי חַוּ - רִי חַוּ - רִי חַוּ - רִי חַוּ - רִי
 A7 D D D A⁷

חַוּ - רִי חַוּ - רִי חַוּ - רִי חַוּ - רִי חַוּ - רִי
 D Gm Gm Gm D

Fine

חַוּ - רִי חַוּ - רִי חַוּ - רִי חַוּ - רִי חַוּ - רִי
 Cm/E♭ A⁷ D7 Gm

חַוּ - רִי חַוּ - רִי חַוּ - רִי חַוּ - רִי חַוּ - רִי
 Gm E♭ Cm D7 Gm

חַוּ - רִי חַוּ - רִי חַוּ - רִי חַוּ - רִי חַוּ - רִי
 E♭ Gm/B♭ Cm D7 Gm

חַוּ - רִי חַוּ - רִי חַוּ - רִי חַוּ - רִי חַוּ - רִי

D.C. 2x al Fine

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

ainsi que la belle traduction qu'elle a réalisée des paroles dont, à l'époque, je ne soupçonnais pas le caractère martial :

Le grenadier

Paroles Yaakov Orland
Musique populaire
adaptée par Yiddish Admon

1. Le grenadier a répandu son parfum
De la Mer Morte à Jéricho
Tes troupes de guerriers sont de retour aux murs de la ville, mes murs
Ma bien-aimée, ton amant est de retour.
~
2. Les trésors d'opéris, les ennemis de Guilad.
Les chars égyptiens, je les ai capturés pour toi, mon amie
Pour toi, j'accrocherai un bouclier fait de mille serments.
Qui s'étendent du Nil jusqu'au Jourdain
~
3. Tu es la fiancée que j'ai choisie parmi toutes les autres jeunes filles
Tu es l'éluë majestueusement belle
Tes yeux sont comme deux colombes
Le son de ta voix tinte comme une clochette
~
4. Pour toi, voici les guirlandes et le son victorieux des trompettes
Pour toi, tous les boucliers de héros,
Que m'importe l'armée de mille, de dix mille soldats
Quand mon cœur se meurt d'amour.
~
5. La flèche est retournée à son arc,
Tandis que la grenade se retrouve sur la cime de l'arbre
C'est de toi, de toi seule, que le soldat se languira
Viens, ma bien-aimée, la nuit descend.
~
6. ... → 4.

DISCOGRAPHIE :

- "Israël Dances played by the Tzabar Group" - Folkways records NY FW 6935
- "Folk Songs by the Karmon Israeli" - Amadeo AVRS 9024
- "Netania Davrath" – Amadeo AVRS 9029.
- "Israël. Voyages autour du monde" - Fontana 680.062

8. Azriel était le responsable de la bergerie de Gvouloth. C'était un garçon assez étrange, et qui cultivait son étrangeté. Petit et plutôt maigre, il avait un visage intelligent, légèrement dissymétrique, mais que je revois toujours éclairé d'un sourire malicieux. Au kibboutz, il me reçut allongé sur son lit, à la manière inattendue des Précieuses, et me broda sur les moutons qui figuraient dans le folklore et revenaient souvent dans les chansons d'Israël de beaux contes, sans me fournir de véritables informations.

Converti (à quelle époque ?) au trotskisme tendance Lambert, il revint peu après en France sous son nom d'Adrien Lévi, reprit contact avec Simone et par suite avec moi, se maria avec la fille d'un vieux militant trotskiste, traducteur émérite de la littérature révolutionnaire et nous rendit plus tard de fréquentes visites à Saint-Maur, où nous habitions alors, s'arrangeant toujours pour nous vendre quelques exemplaires de sa presse rédigée en langue de bois et à peu près illisible. Très actif en mai 1968, il faillit convertir l'un de mes amis d'enfance, puis après les événements nous annonça son départ pour une ville du sud-ouest où les P.T.T. l'avaient muté.

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

De là, il nous écrivit une lettre très amicale à laquelle je répondis, et disparut définitivement de notre vie. La fille d'un autre ami, le peintre Jean Girard, qui était alors dans cette mouvance, nous dit que s'il ne se manifestait plus, c'est qu'il était probablement entré en clandestinité, avait changé de nom et certainement de domicile, qu'il ne fallait pas tenter de le retrouver, qu'il réapparaîtrait sans doute quand sa mission serait accomplie.

Depuis, nous attendons *Godot* et le Grand Soir...

9. Haver (plur. haverim) : camarade (s).

10. Tiyoul : promenade, excursion.

Liban-Syrie-Jordanie (août-septembre 1965)

Une occasion inespérée

De 1957 à 1965, je n'eus qu'une occasion de goûter à l'exotisme, et m'en serais bien passé, puisque le voyage en Algérie me fut offert à l'occasion de notre dernière guerre coloniale : je m'en suis expliqué dans ma *Petite Chronique du temps perdu*. À mon retour, je dus me contenter de recevoir, comme guide, des groupes de visiteurs étrangers dans le cadre du C.C.C.S. (Centre de coopération culturel et social) au cours des grandes vacances des étés 1963, 1964 et 1965, pendant que Sarah s'employait en intérim, pour arrondir nos maigres ressources. En août 1965, on m'offrit, ainsi qu'à une trentaine de guides une visite au Proche-Orient qui comprenait un séjour au Liban et une excursion en Syrie et en Jordanie jusqu'à la partie de Jérusalem qui était encore arabe. Avec l'accord de Sara, et contre l'avis de mon père chez qui elle passait de courtes vacances avec notre fils âgé de quelques mois, j'acceptai avec empressement.

En visite

« Vers l'Orient compliqué, je volais avec des idées simples » (De Gaulle)

Le C.C.C.S. offrait ainsi chaque année à certains de ses membres, pour les remercier, une tournée à l'étranger qui faisait une part égale à l'excursion et à l'étude. Au Liban, qui serait notre point d'attache, nous rencontrerions de nombreuses personnalités françaises et arabes, et nous pousserions une pointe jusqu'à Jérusalem, alors divisée entre la Jordanie et Israël, en passant par Damas, Amman et Petra. Si peu de temps s'était écoulé entre mon voyage en Israël et ma deuxième incursion au Proche-Orient que mon passeport était encore valable, mais il n'était pas permis d'entrer dans un pays arabe à qui était passé par « l'entité sioniste », et il me fallut changer de passeport et subir un vaccin,

ce que je fis en toute hâte.

En huit ans, cependant, le globe s'était rétréci, la pratique des charters s'étant développée. Le C.C.C.S. nous embarqua donc dans un autocar qui nous conduisit au Luxembourg, dont nous avons eu le plaisir de contempler les belles forêts et que nous avons pu visiter rapidement, l'avion ne décollant que vers minuit. De cette traversée, il ne me reste que le souvenir d'un violent mal d'oreilles et celui de ma voisine, une jeune fille taciturne au visage ingrat, qui portait un sac à main usé jusqu'à la corde.

La découverte du Liban fut un enchantement. Nous étions logés dans un hôtel du centre de Beyrouth, sans luxe mais très correct, et nous avions tout loisir de nous promener en ville, seuls ou en petits groupes, en dehors des excursions et des rencontres programmées ou improvisées à notre demande. L'une des premières visites organisées fut pour le souk, et on recommanda très instamment aux filles de ne jamais s'y aventurer seules. Le lendemain matin, je rencontrai en ville ma voisine d'avion, qui me dit qu'elle y retournait. « Comment, lui dis-je, mais on a dit que c'est dangereux et absolument déconseillé aux femmes non accompagnées ? » Cette naïveté la fit sourire. En effet, elle n'eut guère de contacts avec nous, et s'échappait du groupe chaque fois que possible pour chercher aventure. Elle a conservé son goût de l'exotisme : bien des années plus tard, je l'ai revue aux Halles, qui suivait un groupe de musiciens indiens du Pérou... Nous avons également visité, à Beyrouth, l'université américaine, avec son beau parc, et un autocar conduit à la manière locale, qui était démente, à faire pâlir les Italiens, un klaxon musical sur l'air de « *Chich kebab* » tenant lieu de frein et de prudence à notre chauffeur, un grand escogriffe fort sympathique d'ailleurs, nous emporta par des routes vertigineuses, frôlant à toute vitesse les

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

précipices, sur le mont Liban, visiter une ancienne demeure féodale et les fameux cèdres, dont il ne restait que quelques exemplaires, d'ailleurs superbes. Il nous conduisit à Tripoli et à Djebail (Byblos) au nord, à Sour et à Sayda (les antiques Tyr et Sidon) au sud, à Zahlé, dans la Bekaa où un restaurant nous offrit deux cents variétés de mezzés dont je goûtai un bon nombre...

Partout, nous étions accueillis par les autorités locales, et pris en charge par les meilleurs guides. Un soir, nous fûmes reçus par l'ambassadeur de France, qui avait invité de nombreux jeunes à nous rencontrer. Nous étions assis en cercle sur deux rangs, et les présentations faites, un dialogue passionnant commença avec ces jeunes gens, qui représentaient diverses tendances de l'échiquier politique du pays. Au premier rang, deux jeunes filles très belles, en robes d'une blancheur éblouissante, s'étaient assises à terre en tailleur, souriantes, et écoutaient sagement le discours des mâles sans y mêler leur voix ; elles s'éclipsèrent aussi discrètement qu'elles étaient venues. Telle fut la première apparition de Sylvie.

Sylvie (née en 1945)

« Elle avait la marche légère

Et de longues jambes de faon

J'aimais déjà les étrangères

Quand j'étais un petit enfant » (Aragon)

Le jour de notre départ pour Damas, je me levai avant tout le monde selon mon habitude, et descendis pour prendre un café. Quelle ne fut pas ma surprise de tomber nez à nez avec la plus jeune et la plus belle des deux sœurs de la veille, munie d'une petite valise ! Elle m'apprit qu'elle s'appelait Sylvie, et qu'elle avait été autorisée à nous accompagner en Syrie et en Jordanie.

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

Elle ne devait plus quitter le groupe jusqu'à notre retour en France et, mon âge canonique et mes manières la mettant sans doute en confiance, fut presque toujours à mes côtés, m'accompagna au souk pour obtenir au meilleur prix un service de table brodé dont elle m'avait conseillé l'achat, comme je lui demandais ce que je pourrais rapporter comme souvenir à ma femme, et me fit visiter avec deux ou trois camarades choisis son Beyrouth à elle, celui des beaux quartiers (elle habitait avec sa mère et sa sœur à Furn-el-Chebak) et des plages à la mode. Car elle appartenait à une famille fortunée (l'un de ses oncles exploitait des grottes dont j'ai oublié le nom, aménagées pour les touristes, et où nous avons fait en groupe une longue promenade en barque). Elle avait vingt ans, était de religion maronite, avait reçu comme toutes les filles de son milieu une éducation très française dans une école tenue par des religieuses, et parlait notre langue à la perfection, mais avec ce léger accent arabe qui, chez les femmes, ne manque pas de grâce ; en revanche, disait-elle, elle parlait arabe avec un léger accent français, chose assez courante chez les bilingues. Ses manières et sa conduite n'étaient pas moins réservées que celles de ses compatriotes musulmanes, mais elle jouissait de plus de liberté, avait déjà visité la France et la Suède. Elle enviait les Suédoises qui, disait-elle, étaient encore jeunes à cinquante ans, alors qu'au soleil du Liban les femmes se fanaient de bonne heure, et elle avait apprécié l'attitude des garçons du pays : s'ils tombent amoureux et qu'on n'en veut pas, ils se le tiennent pour dit et n'insistent pas, selon elle, mais peut-être procédait-elle à une généralisation hâtive à partir d'une expérience singulière ?

Elle se flattait de descendre des croisés, et il est vrai qu'elle avait un fin profil très européen, avec le teint mat des filles du soleil, et

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

un grain de beauté très sombre à la limite du front et du nez, qui ajoutait une touche d'exotisme en évoquant l'Inde. Toute sa personne était grâce, équilibre et bonheur : quelques années plus tôt, j'en aurais été, à coup sûr, éperdument amoureux, et sans espoir, mais la roue avait tourné, et je goûtai avec délices au plaisir rare de jouir sans arrière-pensée de l'amitié d'une jeune fille belle et gracieuse, et de surcroît, intelligente et bonne.

L'excursion

Le début de notre excursion en Syrie et en Jordanie commença par un trajet que nous connaissions déjà, mais que Sylvie me fit voir autrement. Il s'agissait de gagner la frontière syrienne en traversant le mont Liban, la Bekaa et l'Anti-Liban. Elle me fit remarquer quelques palais édifiés par de riches « Qwétiens » (je compris d'abord, à cause de son accent, « chrétiens », mais il s'agissait d'émirs du Koweït) et une grande bâtisse avec piscine, gardée par des hommes en armes, qui évoquait les anciennes villas romaines : c'était la demeure d'un chef politique, c'est-à-dire d'un de ces grands féodaux qui se partageaient le pouvoir selon les règles byzantines de quotas religieux qui privilégiaient la communauté maronite, et que la presse française s'entêtait à étiqueter « de gauche » et « de droite », comme si cette classification avait un sens dans un pays où les grands partis n'étaient rien autre que la clientèle de quelques patriciens. Le passage de la frontière fut laborieux, le poste était gardé par des soldats d'allure farouche, armés jusqu'aux dents, et qui se montrèrent très tatillons dans l'examen des papiers. Nous venions d'entrer dans un monde bien différent de notre aimable Liban : la Syrie était soumise à une dictature brutale, et nous fûmes frappés par la pauvreté et le mutisme des habitants, l'arrogance des fonctionnaires et des soldats et une sourde hostilité à l'égard des

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

Français, si choyés au Liban. De Damas j'ai retenu la grande mosquée des Omeyyades, l'animation des rues que parcouraient des marchands de thé portant sur le dos leur boutique pittoresque (une fontaine de cuivre brillant comme de l'or et finement ciselée), la visite d'un atelier de tapis où travaillaient des femmes et des enfants misérables, et le couvent français où nous fûmes hébergés en dortoirs.

Le lendemain, la route traversait, en passant par de rares villages misérables, un désert où roulaient des buissons en boule, comme dans les films américains. Amman était une bourgade pauvre et maussade, dominée par un palais d'opérette. Pétra, avec ses maisons, ses églises et ses palais troglodytes, fut l'occasion d'une merveilleuse promenade.

Enfin je retrouvai Jérusalem, mais du côté arabe cette fois. Nous y étions logés comme à Damas dans un couvent français, face au Golgotha, et le séjour fut uniquement consacré à la visite des Lieux Saints et de fouilles où un savant dominicain nous expliqua que la plupart des sites chrétiens que nous allions visiter étaient le résultat d'attributions plus que douteuses ou d'impostures avérées. On nous permit d'aller jusqu'à la porte Mandelbaum, qui était le seul point de passage vers le secteur israélien, mais non de la traverser, au grand regret de mes compagnons. On visita la montagne du Temple et sa mosquée, que je devais parcourir quelques années plus tard, mais en compagnie de Sarah, le secteur jordanien ayant été conquis entre temps par Israël (comme j'avais posé la main sur son épaule, je me fis vivement rappeler à l'ordre et fut prié d'adopter une attitude plus décente ou de quitter l'esplanade). Pour lors, le Mur des Lamentations, au pied duquel un petit garçon arabe nous conduisit un soir, était enserré dans le

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

lacs des ruelles du vieux quartier juif qui devaient être entièrement rasées pour constituer la fameuse esplanade.

En parcourant le chemin de croix, nous eûmes la déception de ne pouvoir visiter je ne sais quelle église, qui allait fermer. Le portier, en vrai petit chef imbu de ses hautes fonctions, nous dit sur un ton arrogant que nous n'avions qu'à revenir le lendemain. Nous étions furieux, car c'était notre dernier jour dans cette ville et je m'écriai bêtement : « C'est ça, l'hospitalité arabe ? » Un passant m'entendit, et me dit qu'il allait nous montrer ce qu'était cette hospitalité : nous étions une demi-douzaine, et il nous invitait tous après dîner. Confus, nous ne pouvions qu'accepter. Sa maison était un modeste cube situé sous les remparts, au bord d'un ravin. C'était un petit fonctionnaire palestinien – il insista sur le fait qu'Hussein n'était pas son roi, et qu'il n'occupait la ville sainte que provisoirement, et par la force. Sa famille, une femme et un nombre indéterminé d'enfants couchés à cette heure en rang d'oignons, comme les frères du Petit Poucet ou les filles de l'Ogre, au pied d'un lit immense dont les parents occuperaient bientôt la tête, vivait dans une grande pièce nue mais très propre. Nos hôtes nous offrirent, avec le thé à la menthe ou le café, je ne sais plus, toutes sortes de confiseries, et la conversation fut longue et chaleureuse. Le lendemain, nous avons retraversé la Syrie, et retrouvé avec allégresse le Liban, où un air de liberté et de sympathie nous donnèrent le sentiment de rentrer chez nous.

Deux autres visites, à notre retour à Beyrouth, m'ont laissé un souvenir très net : elles furent consacrées aux Palestiniens, que nous souhaitions rencontrer et mieux connaître.

Les Palestiniens

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

Quelque part dans la montagne, des cadres d'al Fatah, le parti de Yasser Arafat, nous reçurent très aimablement et tinrent un discours modéré pour nous expliquer les buts de leur parti : créer un état palestinien laïque, qui engloberait la Cisjordanie et le reste de leur pays, occupé par « l'entité sioniste ». Ce serait une démocratie dont tous les citoyens, musulmans, chrétiens et juifs seraient égaux en droits et en devoirs. Je demandai ce qu'on ferait des juifs venus d'Europe et du reste du monde dans les cinquante dernières années, et on nous assura qu'ils auraient toute leur place dans le nouvel édifice. Notre groupe était très favorablement impressionné.

Mais on eut l'imprudence de nous laisser, entre deux rencontres, dans la bibliothèque : sur les tables traînaient des journaux en arabe et en anglais qui appelaient à jeter les juifs à la mer. Je me souviens particulièrement d'un dessin qui montrait un couteau sanguinolent planté dans l'étoile de David, qui recouvrait la Palestine, et de caricatures que les nazis n'auraient pas reniées. Mais le résultat de ce premier contact, que le C.C.C.S., organisation juive, n'avait sûrement pas prévu, fut que tous ceux de notre groupe qui découvraient le problème repartirent avec une aussi forte sympathie pour la cause palestinienne que celle que j'éprouvais pour Israël, tant il est vrai que les premières expériences nous conditionnent. Mais je ne doute pas que par la suite beaucoup de mes compagnons ont su, comme moi, faire la part des choses.

Une douzaine d'entre nous demandèrent encore et obtinrent, par l'intermédiaire de notre ambassade, que nous visitions un camp palestinien. Nous nous sommes rendus après dîner, en compagnie d'un attaché culturel et d'un jeune guide palestinien, à

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

un camp situé au sud de Beyrouth, au fond d'un quartier très pauvre. L'approche du camp nous fut révélée par une odeur pestilentielle : fort grand et fort peuplé, à ce qu'il m'a semblé, il était composé de huttes faites de bric et de broc, plantées dans un terrain vague qui s'était transformé en égout à ciel ouvert, qu'il fallait traverser sur des planches pour passer d'une habitation à l'autre. À côté de ce camp, le misérable bidonville qu'on avait récemment démoli à Nanterre aurait fait aisément figure de quartier résidentiel. La réception eut lieu sous les étoiles, dans une sorte de cour où nous fîmes cercle avec nos hôtes, qui nous offrirent le thé et quelques pâtisseries. Ils nous expliquèrent l'affreux état de leur quartier par leur refus d'accepter l'exil qui leur était imposé : symboliquement, ils s'interdisaient même de planter un seul clou pour consolider leurs maisons, afin de mieux affirmer le caractère provisoire de leur installation au Liban, qui ne voulait d'ailleurs pas d'eux et les tenait sous étroite surveillance. Les vieillards nous racontèrent l'histoire de leur fuite ou de leur expulsion, les jeunes nous dirent comment ils se préparaient à la lutte. Le culte patriotique était entretenu par le souvenir très vif des terres et des demeures abandonnées il y avait moins de vingt ans, dont les aînés transmettaient une image idéalisée. Je leur demandai s'ils se rendaient compte que le pays avait beaucoup changé, et qu'ils auraient sans doute bien du mal à le reconnaître, et on me répondit qu'on était très bien informé. J'étais très impressionné, je l'avoue, par le ressassement tragique des vieux, et la haine farouche des jeunes, qui ne rêvaient que de massacres.

Au sortir du camp, quelques gendarmes libanais nous attendaient et nous conduisirent, sans un mot, à un commissariat tout proche. On nous fit entrer dans une grande pièce sombre, au

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

premier étage, et on nous y laissa debout face à un gradé mal rasé, à grand menton et à tête de brute, qui trônait derrière un vaste bureau en travers duquel était posée ostensiblement une grosse cravache. Il nous demanda nos papiers assez rudement, et je commençai à m'inquiéter : si nous avions été fouillés, on aurait trouvé dans mon agenda, à côté de l'adresse que je venais d'échanger avec notre jeune guide palestinien qui s'était d'ailleurs volatilisé au moment de notre arrestation, celles de nos amis d'Israël. Heureusement, le représentant de l'ambassade obtint l'autorisation de téléphoner, et après une courte conversation, l'atmosphère se détendit soudain : l'officier fit éclairer la pièce et apporter des chaises et du café mais nous n'avions pas apprécié la plaisanterie et sommes partis sans demander notre reste.

Le retour

Vint le temps du retour. Comme lors de mon voyage en Israël, je revenais très pessimiste, pour ne pas dire accablé, d'un pays que j'avais adoré mais dont j'avais pu apprécier la fragilité. Elle avait des causes multiples. Les Palestiniens, tenus en lisière pour autant que les frêles structures de ce pays le permettaient, ne s'assimileraient jamais et défiaient ouvertement l'État ; les institutions complexes héritées du mandat français interdisaient toute évolution politique et sociale et maintenaient entre les communautés un équilibre archaïque, contesté par toute la jeunesse. Or l'inégalité sociale atteignait des proportions inouïes : le visiteur était frappé par la beauté de la pierre calcaire dans laquelle étaient façonnés les monuments et les façades des quartiers riches, dont les habitants passaient les semaines les plus chaudes de l'été à la montagne et le reste de l'année à la plage, s'offrant des séjours de ski, l'hiver, sur le mont Liban, comme par la misère sordide des quartiers pauvres et celle, innommable, des

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

bidonvilles hérissés pourtant d'antennes de télévision (Sylvie, que j'interrogeais au sujet des chaînes libanaises, m'avait répondu avec dédain qu'on ne regardait la télévision que dans les bidonvilles). Tous nos interlocuteurs, quelles que fussent leur religion et leurs options, savaient que ce monde merveilleux – du moins pour les privilégiés – serait bientôt balayé par une explosion sans précédent. Tout près, la Syrie guettait. *Le Rivage des Syrtes* venait irrésistiblement à l'esprit.

Mais il me fallait tourner la page. Nous arrivions à Orly la veille d'une rentrée à laquelle ces vacances surchargées ne m'avaient pas laissé le loisir de penser. Dans l'avion qui nous ramenait, je préparai un long questionnaire sur les lectures et les activités de loisir des élèves, afin d'occuper les premières heures, et de me laisser du temps pour me remettre à mes préparations. Cette enquête improvisée pour d'assez mauvaises raisons eut d'ailleurs un franc succès, et constitua un bon départ pour la nouvelle année scolaire.

Un monde effacé

Au moment de nous quitter, Sylvie s'était montrée très abattue, et après nous avoir fait ses adieux, rentrée chez elle, téléphona à notre hôtel pour parler encore à plusieurs d'entre nous. Elle était en larmes et me fit la promesse de m'écrire et de me revoir. Je comprenais bien ce chagrin, ayant éprouvé de mon côté quelque cafard deux ans plus tôt, en prenant congé de mes deux premiers groupes, l'un israélien, l'autre marocain, que j'avais réussi à faire se rencontrer, mais j'avais appris, avec les suivants, à faire moins d'investissement affectif dans ces rencontres sans lendemain. Sylvie devait tenir parole. Nous nous sommes écrit de loin en loin, puis elle vint en France après les événements de mai 1968,

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

alors que de Gaulle faisait campagne pour le référendum qu'il perdit en avril 1969. Je la retrouvai au Quartier latin. Sa sœur s'était mariée à un Syrien maronite et vivait désormais à Damas, car le Liban est une création assez artificielle de la France, et si les gouvernements ne s'entendaient pas, la grande bourgeoisie des deux pays entretenait des rapports étroits et ne connaissait pas de frontières. Quand je l'avais rencontrée, Sylvie, élevée à un carrefour de religions et de cultures, avait l'esprit large, déplorait la guerre interminable qui opposait Israël au monde arabe, et rêvait d'une paix qui abattrait cette frontière. Sous l'influence peut-être de la belle-famille de sa sœur, elle était devenue plus intransigeante, et rejetait toute la responsabilité du conflit sur Israël. Pourtant, ces retrouvailles furent agréables, et nous avons su ne pas nous arrêter à ces divergences.

Sarah l'accueillit avec sa gentillesse habituelle et nous sommes sortis tous trois, à plusieurs reprises. Je me souviens en particulier d'un film japonais, *L'Ange rouge*, où je me trouvai assis entre elles : c'était l'histoire d'un chirurgien japonais pendant la deuxième guerre mondiale ; il devait amputer un blessé dans la jungle, la bande sonore faisait nettement entendre le bruit que faisait la scie en pénétrant dans les chairs puis en attaquant l'os, et toutes deux étaient prises d'un fou-rire nerveux. Sur ses instances, je lui fis aussi visiter l'école de photo et de cinéma de la rue de Vaugirard, où j'enseignais alors, et elle fut à juste titre stupéfaite par le caractère minable des lieux. Puis elle repartit, et notre correspondance nonchalante reprit.

Mais la situation se dégradait au Proche-Orient et j'essayais, bien maladroitement sans doute, d'entretenir un espoir de paix dans l'esprit de notre amie. Bientôt les premiers troubles éclatèrent au

Le Témoin Gaulois – Soleils éteints

Liban, mais nous avons déjà perdu le contact. Qu'est-elle devenue dans cette affreuse tourmente ? J'ai l'espoir qu'elle a trouvé refuge chez sa sœur ou, comme beaucoup de ses compatriotes, aux États-Unis, après peut-être un bref passage en France. Je me plais à penser que Sylvie est aujourd'hui une heureuse grand-mère.